

Une chanson vous trotte dans la tête

Geneviève Letarte

Numéro 59, hiver 1994

Écrivains - Paroliers

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13989ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Letarte, G. (1994). Une chanson vous trotte dans la tête. *Moebius*, (59), 75–84.

UNE CHANSON VOUS TROTTE DANS LA TÊTE

Geneviève Letarte

C'est en marchant dans la rue ou en roulant à bicyclette que je compose mes chansons. En fait, je ne compose pas mes chansons, je les laisse venir. C'est l'étape la plus importante du travail, quand les mots se présentent d'eux-mêmes dans ma bouche et qu'avec eux une mélodie s'installe, sans panique ni volonté. Une chanson c'est une fleur qui vous pousse dans la gorge. Un chapeau qui vous fait bien. Un chat qui s'étire au bord d'une clôture. Un vent d'Espagne. Une rumeur qui multiplie les signes, engendre les promesses.

Je suis née sous le signe de la dualité, scorpion ascendant sagittaire. Je suis un être double et j'exerce un double métier. Écrivaine et chanteuse. L'eau et le feu. Qu'y a-t-il de plus complémentaire et de plus contradictoire à la fois que les vies d'écrivaine et de chanteuse? L'écrivaine est libre, elle n'a besoin de personne. Elle peut écrire dans n'importe quelle ville, au bord de la mer, dans les montagnes, et même en prison. La chanteuse a besoin d'un musicien, d'un agent, d'une salle, d'un public, d'un prix d'entrée. Elle est coincée par le show-business.

Je déteste le show-business. Mais je déteste aussi l'extrême solitude de l'écrivain. Entre les deux je voyage, du dedans vers le dehors et vice versa, je passe ma vie dans ces allers-retours entre l'écriture et la scène. Au fond, n'est-ce

pas là l'activité principale de tout être humain, cet aller-retour incessant entre soi-même et les autres?

Très jeune, j'aspirais à devenir écrivaine. Puis j'ai pensé à devenir comédienne. Mais j'étais trop timide, pire, je l'avouais, ce qui m'a fait rater un certain nombre d'auditions. Par contre, j'adorais chanter, j'adorais apprendre des chansons par cœur (je pouvais réécouter cent fois la même phrase d'une chanson de Barbara ou de Kurt Weill pour en saisir les moindres nuances) mais jamais je n'ai pensé à devenir chanteuse. Et puis un jour c'est arrivé, je me suis retrouvée sur une scène à chanter des chansons que j'avais écrites. C'est parce que je suis écrivaine que je suis devenue chanteuse. Il fallait quelqu'un pour chanter ces mots-là et ça ne pouvait être que moi.

J'ai un pied dans la littérature et l'autre dans la musique. Mais la base de mon travail, c'est l'écriture. Les mots sont ma matière première.

C'est quand je me promène à bicyclette que me viennent mes chansons. Quand je marche dans la ville. Quand je traverse un champ. Quand je suis en mouvement, quand je me promène dans le monde. En regardant par la vitre d'une auto ou d'un train, par le hublot d'un avion. Dans les cahotements de l'autobus, en attendant quelqu'un au coin d'une rue. Quand je suis en mouvement. Jamais assise à mon bureau. En fait je n'«écris» pas mes chansons. Je les chante d'abord. C'est en longeant les rues, les parcs, les jardins, les vitrines que je trouve l'impulsion, la phrase-clé autour de laquelle une chanson va s'articuler, oui c'est quand je la chante, quand je la chante à nu et dans tous les sens, qu'une chanson se construit.

J'aime aussi prendre un micro et improviser, toute seule dans une grande pièce pleine de lumière. Ou travailler à partir d'un texte en prose, quelques pages d'un roman, par exemple, et en faire une lecture vocale, le traverser avec ma voix. À force d'être chanté, le texte s'épure peu à peu et se condense, s'adaptant à la musicalité qu'il a lui-même engendrée. Des phrases longues d'une page deviennent les couplets d'une chanson, et je me retrouve ainsi à passer aisément d'un genre à l'autre, m'apercevant qu'il n'y a pas

une si grande différence entre un roman et une chanson, une musique et une pièce de théâtre. C'est ce que j'aime, passer d'un monde à l'autre, en dehors des normes, en dehors des critères de vendabilité. Vous comprendrez sans doute que je ne fais pas beaucoup d'argent avec mes chansons, que je tourne rarement dans les radios commerciales et jamais chez Jean Coutu.

Tout ça pour dire que, d'une façon ou d'une autre, je ne m'assois jamais à mon bureau en me disant : bon, ben là, je vais écrire une chanson.

L'impulsion, la phrase-clé d'une chanson, on les trouve par hasard, au détour d'une rue ou d'une émotion. Une chanson est directement branchée sur le monde, elle vous fait voyager, une chanson voyage. La plupart du temps, la mélodie me vient en même temps que les mots. Il est arrivé que ce soit différent, que des mots restent tout seuls longtemps avant que je puisse les chanter, ou qu'une mélodie s'installe avant qu'il y ait des mots, ou qu'un compositeur m'offre une musique, oh merveilleux cadeau ! et que mes mots s'y collent ensuite, l'épousent comme on dit. Mais en général, les mots de mes chansons et leur mélodie vont de pair, ils s'animent mutuellement, ils sont de la même essence, de la même famille. C'est à partir de là que la musique s'organise. Le point de départ pour moi, comme dans la poésie ancienne, ce sont les mots eux-mêmes, leur rythme et leur musicalité. Chaque chanson est d'abord chantable a cappella.

La chanson, le chant, sont des signes de vie sur terre depuis toujours, de la matière divine prête à être consommée tout de suite.

L'écriture est la source de tout mon travail, les mots sont ma matière première, je les vénère comme le peintre vénère la lumière, je crois en eux. Mais j'ai aussi besoin de chanter, cela me tient en vie. Le problème avec la chanson, c'est le show-business. Quand on connaît la liberté de l'écrivain, on se demande vraiment pourquoi aller se faire chier avec les critères de vendabilité qui s'appliquent à la chanson. Dans cette société de consommation et de mauvais goût, il est beaucoup plus difficile de proposer de l'art en

tant que chanteuse qu'en tant qu'écrivaine. En tant qu'écrivaine, je souffre de la société. En tant que chanteuse, je souffre du show-business. Un artiste doit-il toujours souffrir?

J'écris. Je chante. J'écris. Comme ça, sur le papier, les mots ne me suffisent pas toujours. J'ai besoin de les ressentir dans mon corps, par la voix, au contact du public, j'ai besoin d'assumer mes mots jusque-là, de les tester avec ma voix, oui, c'est souvent en disant un texte à voix haute qu'on sait s'il est «vrai» ou pas, s'il est signifiant ou pas, s'il a quelque chose à donner.

Car au départ, il y a cela : donner. La chanteuse est là, face à vous, bras ouverts, main tendue, le cœur en bataille, avec cette voix qui n'appartient qu'à elle, cette voix qui trahit chaque mouvement interne de son être, chaque inquiétude, chaque tressaillement. Toute-puissante jusque dans sa vulnérabilité, la chanteuse possède le monde, elle le charme, elle pourrait même le vendre, oui une chanteuse pourrait même vendre le monde.

L'écrivaine, elle, est tapie dans son ombre, aux aguets avec ses phrases, branchée sur le monde par en-dedans, avec ses mots comme des antennes. Son rôle est de tout casser, de tout questionner : le monde, elle-même, l'écriture. Elle est sans pitié. Toujours là, tapie à l'ombre de ses mots, vous n'avez qu'à ouvrir le livre pour aller la débusquer. La chanteuse est pleine de compassion, elle passe sa vie à séduire. Elle calme les douleurs des mortels, elle avive leur peine, elle est un catalyseur des émotions humaines. Nous avons besoin d'elle, urgemment, à des moments précis. Ne nous arrive-t-il pas de nous lever soudain de notre chaise pour faire jouer une chanson à tue-tête dans la maison?

Scorpion ascendant sagittaire, je suis double, et je porte jusque dans mon métier cette dualité qui m'habite depuis toujours, mon attirance pour des mondes contraires. Parfois je fais taire la chanteuse et je donne tout à l'écrivaine, parfois c'est l'écrivaine qui se tait et la chanteuse prend toute la place. Mais je ne peux vivre sans l'une ou l'autre, c'est mon destin, je dois nourrir ces deux femmes en moi

qui veulent toutes les deux respirer, s'exprimer, séduire, être aimées, changer le monde.

Je ne suis pas une actrice. Je n'ai jamais eu à interpréter les mots des autres. Je porte le poids de mes propres pensées et cela parfois gêne la chanteuse en moi, qui se trouve entravée par le sens, par l'histoire, par le devenir, alors qu'elle voudrait tout bousculer et prendre la vie à bras-le-corps, se ruer dans les mots comme on se rue dans l'urgence, dans le désir, dans la nécessité. La chanteuse que je suis est parfois bloquée par l'écrivaine que je suis aussi.

Jusqu'à très récemment, je pensais que mes mots n'étaient faits que pour moi, qu'ils étaient inchantables par d'autres. C'est en entendant mes poèmes dans *Le Café des Aveugles*, puis une de mes chansons interprétée par le Chœur Maha, que j'ai compris. Calée dans mon fauteuil à la Place des Arts, assise par terre à la galerie Oboro, j'entendais comme pour la première fois mes propres mots, tel un dramaturge qui assiste à une première lecture de son texte par des comédiens. Émotion. De constater que mes mots étaient plus grands que moi, qu'ils me dépassaient, qu'ils pouvaient servir à d'autres, qu'ils pouvaient parler pour d'autres. Et moi, l'auteure, dressée sur mon fauteuil ou recroquevillée par terre au milieu du public, je retrouvais cette émotion précise, ce sentiment de grandeur et de petitesse à la fois, cette humilité mêlée d'exaltation que l'on ressent quand, dans la solitude, les mots jaillissent et qu'on voudrait tellement servir à quelque chose.

Mais les mots d'une chanson ne peuvent pas non plus être interprétés par n'importe qui. Il faut qu'il y ait une âme commune. Une chanteuse un jour m'a dit : ouais, c'est pas pire c'que t'écris, tu pourrais-tu m'écrire une toune? J'ai dit : peut-être. J'ai essayé, mais ça n'a pas marché. Elle aurait voulu que j'écrive «pour elle», mais moi j'écrivais «pour moi». Je ne suis pas une parolière, ça, c'est un autre métier, qui a ses exigences propres. Cette amie chanteuse trouvait que mon texte était parfois trop «fleur bleue». Ça m'a fait rire. Les chanteurs aujourd'hui veulent des paroles heavy, ils veulent que ça fitte avec l'époque. Moi, je n'étais pas gênée de chanter ces mots-là, je les avais écrits, je savais

d'où ils venaient, je pouvais les assumer. Une chanson c'est intime, finalement. Ça ne s'emprunte pas facilement. C'est comme les sous-vêtements. Tu ne prêtes pas tes petites culottes à n'importe qui.

Je trouve parfois très difficile d'exercer de pair deux métiers qui, même s'ils ont l'air de se compléter parfaitement, exigent des disponibilités, des modes de vie tout à fait différents. Parfois je me dis que si j'en avais choisi un seul, je serais rendue plus loin à l'heure qu'il est. Mais je n'ai jamais réussi à lâcher l'une ou l'autre, l'écrivaine ou la chanteuse. Ce sont mes deux voix. Mes deux moi. Mes deux voies. Au lieu d'un dilemme, j'ai décidé de prendre ça comme un trait de caractère.

Je n'écris pas des chansons. Je fais des chansons. Je chante des mots qui, à force de résonner en moi veulent devenir de la musique. Je n'aurai jamais assez de toute une vie pour chanter tous les mots, toutes les musiques qui résonnent en moi.

Le show-business est une machine un peu sale, à la fois dure et molle. Le monde de la chanson est une machine à sous, c'est connu, où l'art a rarement sa place. La plupart du temps, c'est le commerce qui domine. On demande aux chansons d'être des choses insipides, bonnes pour la mise en attente sur une ligne téléphonique. Avec des mots vides, des voix anonymes, des arrangements tièdes et bruyants, des phrases de longueur égale et des rimes, ce qui explique leur pauvreté générale car il faut être un maudit bon poète (et il y en a) pour que ça rime tout en étant subtil.

D'accord, il y a des règles pour la chanson, comme il y en a pour le roman ou la nouvelle, l'écriture d'un scénario ou d'une pièce de théâtre. Mais étrangement, les règles du théâtre, du cinéma, de la peinture, de la danse ont été allègrement remises en question, brassées, détruites et revisitées alors que celles de la chanson, on dirait, sont restées désespérément figées. Quand est-ce qu'on entend à la radio une chanson a cappella? Quand est-ce qu'on entend à la radio une chanson sans rimes, dont les mesures ne sont pas égales? Une chanson dans plusieurs langues? Une chanson avec les bruits de la vie comme accompagnement musical?

Une chanson parlée? Une chanson d'une minute? Une chanson de dix minutes?

Bien sûr, tout ça existe, sauf que ça ne tourne pas à la radio. Le problème ce ne sont pas les créateurs, le problème c'est l'industrie.

Je n'écris pas de la chanson à texte. J'écris des chansons-textes. Je chante mes textes. Un de mes spectacles s'intitulait : Extraits d'un livre chanté.

Petite histoire. Un jour on m'a téléphoné en catastrophe pour que j'écrive une chanson pour un film. Le producteur était mal pris, l'auteur lui avait fait faux bond, il fallait trouver quelqu'un au plus vite. J'avais exactement deux jours pour écrire cette chanson, en tenant compte non seulement du contexte, de l'histoire dans le film, etc., mais aussi de la musique qui était déjà toute composée. Il fallait donc que les paroles s'ajustent parfaitement. C'est Dan Bigras qui devait chanter. J'ai donc écrit cette chanson, en la chantant moi-même avec une cassette, pour être sûre que ça marchait. Mais comme le deadline était très court, je suis restée prise avec certains mots que je n'aimais pas vraiment. Cela m'énervait, mais il n'y avait plus de temps, et puis, on entendrait à peine la chanson dans le film, on m'avait bien avertie! J'ai donc laissé là ces quelques mots qui me déplaisaient, j'étais plutôt contente de l'ensemble, et je suis passée au studio lors de l'enregistrement. Dan Bigras était là. Dès qu'il a commencé à chanter, à se réchauffer un peu en faisant des tests de son, j'ai été subjuguée, j'avais affaire à quelqu'un qui savait travailler, quelqu'un dont la voix était vraiment un médium! Il a donc essayé le texte, tranquillement, d'une prise à l'autre, et puis il s'est mis à bloquer sur une phrase, et quelle n'a pas été ma honte de l'entendre dire : non mais, c'est ben cucul, ça! Imaginez comme j'étais bouleversée d'être, moi, l'auteure de ces mots-là, qu'un chanteur avait honte de chanter! Mais il était trop tard, Dan Bigras a dû se débrouiller avec, et moi j'ai dû ravalier mon dépit. Mais il est vrai qu'on entendait à peine ma chanson dans le film. Ça m'a soulagée. N'est-il pas contradictoire d'espérer que son travail passe le plus inaperçu possible?

L'art de la chanson, comme celui de la poésie, c'est un équilibre inqualifiable, statistiquement parlant, entre les mots et la musique, la musicalité des mots et leur sens. Une chanson existe à partir du moment où il y a des mots et une voix. A cappella, une chanson existe. Vous n'avez pas besoin de tout un enrobage de synthétiseurs et de drums, ni d'une chorégraphie en trois dimensions, ni d'un setup de back vocals et d'un light show pour qu'une chanson existe. Une chanson, c'est d'abord quelque chose de très simple, qui peut générer beaucoup d'intensité, qui trouve son âme dans la voix de qui la chante. Mais pas toujours. Je m'excuse, mais «L'aigle noir» chanté par Marie Carmen, je ne comprends pas. Je ne comprends pas ce qu'on a pensé apporter de plus à cette chanson-là. Mais aujourd'hui à la radio, à la patinoire du lac des Castors, sur les lignes téléphoniques, on préfère faire tourner les remakes tièdes de ces chansons qui, originellement, étaient fortes en gueule. On préfère «L'aigle noir» de Marie Carmen à celui de Barbara, le «Quand j'aime une fois j'aime pour toujours» de Cabrel à celui de Desjardins, et le «C'est extra» de je ne sais plus qui à celui de Ferré.

Moi, je dirais volontiers pour la chanson ce que Duras a déjà dit pour le théâtre, quelque chose du genre : moins t'en mets, mieux c'est. Évidemment, ça dépend des chansons. On ne chante pas «Les feuilles mortes» comme on chante «Satisfaction», ni Barbara comme Nina Simone. Les chansons bougent, les chansons changent. Les chansons chantent leur époque.

On dit qu'il y a davantage de chanteuses que de chanteurs. Est-ce parce que les femmes sont plus proches de leur corps ou parce qu'elles se vendent mieux ? Car les femmes se vendent, c'est certain. On ne sait pas toujours très bien, en regardant telle affiche ou tel vidéoclip, si la chanteuse ne s'est pas égarée d'un hôtel où elle devait servir d'escorte à des hommes d'affaires en cavale. Ni entraîneuse, ni gogo-girl, cette femme pourtant vous regarde de côté et minaude. Avec son cuir noir (elle qui n'a rien d'une rockeuse) et les trous judicieusement placés dans son t-shirt (elle qui n'a rien d'une punk), on se demande jusqu'où elle ira, mais elle

n'y va pas. Ni vraiment chanteuse, ni vraiment strip-teaseuse.

Quant à son frère jumeau, il a le look brilcreamé d'un jeune cadre dynamique, où se dressent quelques mèches supposément rebelles. Avec sa voix faussement italienne, il susurre à l'oreille des femmes, il se complaît avec les mères et les enfants en les assurant de son amour pour toujours.

La chanteuse est un médium. En écrivant pour elle, l'auteur sait qu'il verse ses mots dans un vase précieux, il sait qu'en bout de ligne le public les recevra tels que promis : vivants et forts, superbes et magnétiques.

Une chanson vous trotte dans la tête. On dit que c'est un signe, quand un air vous reste dans la tête, que c'est une bonne chanson. Je n'en suis pas si sûre. Il y a plein de stupidités qui nous restent dans la tête, ça s'appelle la pollution sonore. On n'y peut rien. Il faut développer des anticorps. Au début, je me rebellais. Puis j'ai fini par essayer de ne plus les entendre, ces maudites chansons brail-lardes qui jouaient dans le vestiaire du centre sportif ou dans la salle d'attente du dentiste. Encore que. L'autre jour dans l'autobus, je la fredonnais encore celle-là, qui parle de «s'en balancer» ou quelque chose du genre, une chanson à laquelle je n'ai d'ailleurs jamais rien compris. N'y a-t-il pas comme ça plein de chansons que vous entendez régulièrement à la radio, auxquelles vous ne comprenez absolument rien mais que vous fredonnez malgré tout dans l'autobus parce que c'est la mélodie qui l'emporte?

Chanson pour chanson, je préfère le chant des grenouilles, le vent dans les arbres, le train qui passe dans la campagne, le silence d'une aurore boréale, la voix chevrotante de Damien, quatre ans, sur le répondeur automatique, le rebondissement des balles de tennis sur les courts rouge et vert.

Cet hiver, je suis allée entendre Ute Lemper à la Place des Arts. Je n'aime pas la Place des Arts mais j'ai été éblouie par la haute précision de Lemper (on entendait chaque mot, chaque note, chaque syllabe, pas un geste, pas un souffle qui n'aient porté jusqu'à nous) et c'est ce soir-là, seulement, que j'ai compris que, dans la célèbre chanson de

Piaf, le fameux «Padam» ou «Panam» qui revient tout le temps, c'est le bruit des pas de l'homme qui arrive chez la fille! Pendant des années j'avais fredonné «Padam, padam, padam...» sans savoir de quoi il s'agissait!

Déployant son châle, elle invite l'homme à entrer tout comme elle nous invite à entrer dans l'architecture gigantesque et délicate de chacune de ses chansons.

Quand une voix s'élève dans la campagne endormie, ou qu'un chant nous parvient par la fenêtre d'un appartement en ville, ce sont des millénaires qui s'éveillent soudain à notre mémoire. La berceuse pour endormir l'enfant, les airs que l'on fredonne pendant l'accomplissement des tâches quotidiennes, les voix du grand-père ou de la grand-mère sur le balcon participent de notre mémoire du monde, une mémoire où les langues n'ont plus d'appartenance, bercées par les mille et une racines qui les tissent. De l'Italie au Japon, en passant par la Hongrie, le Québec ou l'Argentine, il y a des pas de danse qui se ressemblent. Et quand on chante, sur scène, dans la rue ou dans un champ, c'est à cela qu'on accède, il n'y a qu'avec notre voix que nous puissions accomplir ce miracle-là, s'assurer que l'on fait encore bel et bien partie de ce qui s'appelle l'humanité.